

Introduction à la Philosophie

Du même auteur

Études sur la Signification historique de la Philosophie de Leibniz. Paris, Vrin, 1950.

Ibn Gabirol (Avicembron), *La Source de Vie, Livre III*, trad., Paris, Vrin, 1950.

Science et Réalité. Paris, Aubier, 1954.

Platonisme et Aristotélisme; la Critique d'Ibn Gabirol par Saint Thomas d'Aquin, Louvain, Paris, Nauwelaerts, 1965.

Maître Eckhart, Paris, Seghers, 1969.

FERNAND BRUNNER

**INTRODUCTION
À LA
PHILOSOPHIE**



ÉDITIONS DU GRAND MIDI

Ouvrage publié avec l'appui du Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique

Tous droits réservés pour tous pays.

© GMB Éditions du Grand Midi, Zurich, 1995.

ISBN 2-88093-113-4

Composition: Éditions du Grand Midi

Impression: Druckerei a/d Sihl, Zurich

Reliure: Buchbinderei Burkhardt, Zurich

Tirage: 700 ex

(Copie 2003, mise en page légèrement modifiée)

PRÉFACE

Si le conférencier, le savant, l'historien, le traducteur, le chercheur, le penseur Fernand Brunner est bien connu par ses nombreuses publications, le professeur ne pouvait guère être apprécié jusqu'ici que de ceux qui ont eu la chance de suivre ses cours. Or l'enseignement était l'une des tâches qui lui tenaient certainement le plus à cœur. Jusque peu avant son décès, en octobre 1991, à l'âge de 71 ans, Fernand Brunner a continué de donner des cours dans les universités de Suisse romande, satisfaisant ainsi son goût très vif pour cette forme d'activité. Et c'est alors qu'il rédigeait pour la publication son cours donné à l'Université de Lausanne durant le semestre d'hiver 1988–89 que la mort l'a surpris. Ainsi cet ouvrage destiné à prolonger l'œuvre du professeur est-il resté sous la forme d'un manuscrit inachevé.

Le travail rédactionnel était toutefois suffisamment avancé pour que la publication se justifie et s'impose même. La plupart des chapitres étaient à peu près achevés et n'attendaient plus que le polissage final. Quelques autres textes étaient en chantier, à des degrés d'avancement divers : certains n'étaient encore que prévus, sans qu'il en existât même un début de rédaction, d'autres étaient sur le point de prendre une forme définitive. Pour respecter l'intention de l'auteur, plutôt qu'une édition critique de ses manuscrits, nous donnons ici l'œuvre dans une forme aussi proche que possible de celle qu'elle aurait prise, à en juger par l'état actuel des textes, tout en limitant au maximum notre intervention pour laisser s'exprimer le plus directement le génie propre de Fernand Brunner. Dans cet esprit, nous avons renoncé à tout appareil critique pour adresser ce livre à ses véritables lecteurs, ceux qui se soucient de pénétrer dans la philosophie plutôt que dans la seule philologie¹.

¹ De ce point de vue, il se pose de nouveaux problèmes importants concernant l'édition critique d'œuvres posthumes dont les « manuscrits » n'ont plus la forme habituelle

Outre l'interprétation de Parménide², c'est essentiellement la seconde partie de l'introduction et la conclusion qui étaient dans l'état le moins avancé³. Or cette dernière devait constituer une réflexion importante sur la forme de l'ouvrage et sur la philosophie et son histoire. L'introduction se termine sur un problème qui ne reçoit pas de solution à cet endroit : la question de la conciliation entre la pluralité des philosophies et l'exigence radicale de vérité propre à la philosophie paraît destinée à demeurer ouverte à travers tout le parcours des philosophies que propose le corps du livre. C'est la conclusion qui devait revenir à

de «papiers», mais restent sous forme de fichiers d'ordinateur. C'est le cas pour celui-ci, dont la version la plus récente est celle des fichiers de travail sur ordinateur de Fernand Brunner, tandis que d'autres versions existent sur papier, qu'il s'agisse de tirages à partir de fichiers d'ordinateur plus anciens ou d'esquisses et de brouillons manuscrits au sens propre.

² A part l'analyse du fragment de Parménide, présente uniquement dans des notes encore très éloignées de la rédaction définitive, tous les chapitres qui constituent le corps du livre étaient arrivés à un état d'achèvement presque entier. Deux ou trois chapitres étaient prévus encore, mais n'ont pas été entrepris, si bien qu'ils manquent totalement. Ainsi, un chapitre sur le scepticisme était projeté, mais la seule trace qui en reste se trouve dans la section de la bibliographie qui lui est consacrée, ainsi que dans une allusion de la conclusion, qui en marque provisoirement l'absence. Un chapitre sur la philosophie politique était également envisagé, sans que le penseur destiné à en fournir le sujet ait été déterminé (peut-être Hobbes?). Des chapitres sur le nominalisme (Abélard, Occam?) et sur un auteur du moyen âge tardif (Eckhart, Occam, Nicolas de Cues?) — peut-être réunis en un seul — auraient probablement complété l'ouvrage.

De l'analyse du fragment de Parménide, nous avons rédigé ce qui pouvait l'être avec une relative sûreté. En revanche, nous avons renoncé à développer les indications concernant l'influence de Parménide, que nous laissons sous leur forme schématique.

³ Il a fallu rédiger à partir de notes relativement élaborées la fin de l'introduction à l'histoire de la philosophie (le texte rédigé par l'auteur se termine à «toute philosophie est une idée de la totalité», à la page 26). Mais le mouvement du texte pouvait être reconstitué avec une assez grande sûreté. Quant à la conclusion, excepté les premières pages, elle n'avait évidemment pas dépassé le stade de la gestation. Il était donc exclu de vouloir reconstituer un développement qui n'avait pas encore trouvé sa forme. Et probablement d'ailleurs n'aurait-elle été écrite qu'à la fin, une fois que tous les chapitres du corps de l'ouvrage auraient trouvé leur place exacte, c'est-à-dire une fois rédigées les sections sur le scepticisme et sur les autres philosophes éventuellement retenus.

Quant à la bibliographie nous en conservons les divisions et la complétons selon les principes exposés dans la note qui l'accompagne. Comme la version originale ne s'adressait pas au spécialiste d'abord, mais au lecteur désireux de s'introduire aux diverses philosophies et de les aborder au moyen d'ouvrages accessibles, il convenait de lui conserver cette fonction. On constatera que la bibliographie comporte des sections sur des domaines non traités dans le livre, notamment le champ des philosophies juives, arabes et indiennes. Nous ignorons si l'auteur envisageait de leur consacrer un chapitre ou si ces indications doivent uniquement rappeler de manière discrète que la philosophie occidentale n'est pas seule au monde, et qu'elle a reçu des influences importantes de ces philosophies.

ce thème. Quoique l'inachèvement du manuscrit reste ici très sensible, il est fort probable que l'auteur n'avait pas prévu de donner dans la conclusion une solution définitive à la question inaugurale. Je crois plutôt que le livre devait se clore sur de nouvelles questions, et demeurer ainsi ouvert, comme le destin a voulu qu'en un sens un peu différent, il le reste.

Même si la conclusion n'avait sans doute pas pris sa forme définitive dans l'esprit de son auteur, il importe d'en dire ici quelques mots, dans la mesure où elle devait comporter des indications essentielles sur la structure du livre. En effet, deux considérations ont déterminé le choix de la matière: d'abord l'idée de faire un parcours historique de plusieurs grandes philosophies entre l'antiquité et l'époque moderne; ensuite le projet d'aborder quelques thèmes essentiels de la réflexion philosophique. Ainsi le choix des textes analysés découle-t-il d'un jugement sur la meilleure façon de concilier ces deux séries. Voici leur correspondance (selon une note, probablement ancienne déjà, de Fernand Brunner):

| | |
|--|----------------|
| l'ontologie | Parménide |
| la mission du philosophe | Socrate |
| la théorie de la connaissance 1 | Platon |
| la théorie de la réalité 1 | Aristote |
| la théorie de la réalité 2 | Épicure |
| la morale | Épictète |
| le salut | Plotin |
| le mal | Augustin |
| Dieu | Anselme |
| la création | Thomas d'Aquin |
| la certitude | Descartes |
| la connaissance des corps | Malebranche |
| la causalité divine | Spinoza |
| la théorie de la réalité 3 (substance individuelle, choix du monde, liberté) | Leibniz |
| la théorie de la connaissance 2 | Locke |

Le jeu de cette double série, des auteurs et des thèmes, a eu un rôle essentiel dans la construction du livre, et il était destiné à organiser une partie importante de la conclusion. Un premier

ensemble de réflexions devait y être consacré aux thèmes, un second aux auteurs.

En ce qui concerne l'examen des thèmes, il ne se serait pas limité à une simple reprise des sujets retenus pour le choix des textes, tels qu'ils apparaissent dans la liste ci-dessus, mais il aurait consisté en un parcours de thèmes présentés en fonction de leur traitement par l'ensemble des philosophes retenus, dans une perspective à la fois systématique et historique, afin de montrer aussi bien le système des réponses proposées que les évolutions partielles de la pensée à propos de chacun de ces problèmes. Ainsi devaient être abordés les thèmes de la réalité, de Dieu, du rapport Dieu-monde, de l'âme, de la mort, de l'espace et du temps, du monde physique dans sa relation avec notre connaissance, de la morale et de son but: la liberté.

Quant aux auteurs, ils devaient donner lieu à un double questionnement. D'abord chacun pour lui-même devenait l'objet d'une série de questions concernant autant les solutions qu'il donne à ses propres problèmes que son attitude intellectuelle ou la méthode utilisée pour les aborder. Ensuite la succession des philosophies était envisagée afin d'examiner s'il y a une logique dans leurs rapports réciproques à travers l'histoire.

On voit que la suite manquante de la conclusion aurait constitué un morceau très important: à la fois une reprise critique du parcours antérieur, un élargissement de la perspective par la considération des rapports entre les philosophies étudiées, et une contribution à la solution du problème de la multiplicité des philosophies. Le mystère subsistera, et le regret de ne pas y entrer plus avant avec l'auteur — car on se convaincra dès la lecture de l'introduction que son but n'était sûrement pas d'éliminer le mystère, mais de lui donner plus de présence et d'insistance.

Toutefois, même sans cette fin, le texte peut jouer pleinement son rôle d'introduction à la philosophie et à son histoire. Car, quel qu'eût été l'extrême intérêt de la conclusion pour mettre les pages précédentes dans leur juste lumière, celles-ci n'en conservent pas moins leur valeur en elles-mêmes: elles poussent la pensée sur les chemins que l'auteur n'a pas eu le temps de finir de frayer entièrement ici. Or, à n'en point douter, le but premier de l'ouvrage consiste justement à provoquer ce dynamisme de

l'interrogation philosophique; et la méthode choisie est appropriée à cette fin.

Chaque chapitre présente d'abord l'œuvre et la pensée d'un philosophe, dans un résumé limpide. Il est suivi d'un extrait représentatif de la philosophie étudiée, auquel le résumé donne son contexte. Enfin, l'analyse de ce passage introduit simultanément à certaines questions essentielles de la philosophie et à une manière particulière d'aborder ce genre de problèmes. Il met au jour l'articulation des questions et des thèmes, en expose l'originalité, et offre le texte ainsi défriché, mais non défloré, à l'intelligence et à la méditation du lecteur. La succession ordonnée des philosophes et des thèmes, approchés avec le même intérêt, la même curiosité vive, la même sympathie, la même exigence intellectuelle, provoque le recul et dégage la vue, en même temps qu'elle suscite la méditation sur le mystère de la pensée et de ses formes. On admirera combien la présentation des penseurs et l'analyse des passages cités vise à la simplicité, avec le souci de préparer le travail de réflexion et d'interprétation du lecteur, plutôt que de chercher à saturer l'interprétation. En effet, la philosophie est une école de liberté, comme le souligne Fernand Brunner dans son introduction, si bien qu'y introduire consiste à dégager les espaces de la pensée, plutôt que de les encombrer, serait-ce même des trésors les plus brillants.

Quant aux plus savants parmi les lecteurs, ils ne manqueront pas de percevoir les signes, parfois fort subtils, que leur fait cet ouvrage.

Pour terminer, nous remercions vivement Mme Hélène Brunner, qui a rassemblé les manuscrits, les a mis à notre disposition, a aidé à leur déchiffrement et à la correction de l'ouvrage. Nous remercions également Mme Isabelle Roulet qui a mis à notre disposition ses notes de cours. Enfin notre gratitude va au Fonds National Suisse de la Recherche Scientifique pour son soutien financier.

G. Boss

INTRODUCTION

Parcourir quelque deux mille ans d'histoire de la philosophie est une entreprise un peu folle. Nous limiterons cependant le risque d'erreur auquel nous sommes condamnés, si nous consentons à la disponibilité d'esprit qui nous fera accueillir avec une curiosité sereine, voire avec sympathie, des doctrines qui ne peuvent manquer de nous paraître étranges. C'est une entreprise exaltante aussi, puisqu'elle consiste à rechercher la compagnie des plus grands esprits. Parmi nous, personne sans doute ne mérite ce privilège, pendant que tant d'hommes, aujourd'hui comme hier, sont rivés aux nécessités et aux malheurs quotidiens; mais chacun l'assumera avec bonne conscience, s'il entreprend son enquête avec le dévouement qu'elle exige.

Interrogeons-nous d'abord sur la nature de la philosophie, puis sur celle de son histoire.

I. LA PHILOSOPHIE

Cette discipline fut considérée longtemps comme le système du savoir. Descartes exprime cette conception dans un passage célèbre de la Lettre-préface des *Principes de la philosophie*. Il écrit: «Toute la philosophie est comme un arbre, dont les racines sont la métaphysique, le tronc est la physique, et les branches qui sortent de ce tronc sont toutes les autres sciences, qui se réduisent à trois principales, à savoir la médecine, la mécanique et la morale.» La philosophie est donc ici l'ensemble ordonné des connaissances, et «philosophe» signifie aussi bien «savant».

Héritée de l'antiquité et du moyen âge, cette conception de la philosophie étonne aujourd'hui. La philosophie n'ambitionne plus de fournir leur fondement à des sciences qui se présentent comme la seule connaissance digne de ce nom et se développent sans elle.

Au cours du temps, les sciences ont constitué un savoir formel rigoureux et instauré des méthodes qui permettent de plier la pensée au verdict de l'expérience. Les applications techniques des sciences, toujours plus nombreuses et spectaculaires, ne cessent d'en manifester la validité. Il semble donc que, si la notion de connaissance a encore un sens, il ne puisse s'agir que de la somme du scientifiquement connaissable.

Mais chacun sait que le champ du savoir scientifique n'est pas maîtrisable en son entier. Quand le spécialiste d'une seule discipline nous apprend qu'elle déjà est trop vaste pour être embrassée par un seul homme, qui donc cherchera à placer sous son regard le savoir total de la science? Rien ne sert de répondre que ce savoir réside dans le corps des savants ou dans l'humanité en général, car on entend par philosophie un savoir possédable actuellement par l'individu. La réflexion élémentaire que nous menons maintenant en fait déjà partie.

Nous sommes donc conduits à dire qu'au lieu d'être l'impossible accumulation de toutes les connaissances scientifiques, la philosophie est la mise en lumière des plus générales d'entre elles: elle dégagera les types de représentations de l'univers et de l'homme qu'autorisent les sciences à un moment donné; elle exposera aussi, dans leur nature et leur évolution, les principes de la conception scientifique de la réalité. Elle se livrera ainsi à des comparaisons, à des interrogations, à des extrapolations peut-être, qui se grefferont sur le travail des sciences entendu au sens strict. Il apparaît donc dès maintenant que ce n'est pas seulement pour une raison de fait — personne ne peut tout savoir — que la philosophie ne se confond pas avec les sciences; c'est aussi pour une raison de droit: la philosophie n'a pas la même tâche que les sciences, alors même qu'elle se conçoit comme un commentaire sur celles-ci.

Mais la pensée doit prendre encore du champ: elle s'attribuait la mission de dégager les traits généraux des connaissances scientifiques dans l'ordre des résultats et des principes; maintenant, elle va réfléchir sur les sciences prises en elles-mêmes avant, pour ainsi dire, les résultats qu'elles produisent. Ce changement de point de vue s'impose nécessairement, car, dans sa recherche, la pensée remonte toujours plus haut. Il s'agira cette

fois de l'étude des méthodes de la science, de l'induction, par exemple, de la vérification, de la théorie, et, en général, des relations que, dans les sciences, la pensée entretient avec le langage et avec le réel. Cette enquête sur la nature et la validité des sciences, qui appartient à la philosophie, est une connaissance au second degré, puisqu'elle prend la forme d'un savoir sur le savoir. Elle est très développée aujourd'hui, à la mesure du développement des sciences elles-mêmes, mais de tout temps les questions relatives au fonctionnement et aux conditions de possibilité du savoir se sont trouvées au cœur de la philosophie. La philosophie n'est pas une science parmi les autres: elle recherche ce qui rend les sciences possibles.

Nous apercevons déjà que le propre de la philosophie est de poser des questions que la science au travail lui abandonne: si la science, dans son enquête sur la réalité, était le seul type de savoir, certains problèmes ne retiendraient pas l'intelligence. On comprend que la philosophie ne s'assimile pas à la science quand on s'aperçoit que la pensée ne trouve pas son repos dans cette confusion, qu'elle ne s'y referme pas sur elle-même, qu'elle n'y est pas chez soi et qu'elle a encore des forces pour aller plus loin. La pensée philosophique est plus large que la pensée scientifique, puisqu'elle est une réflexion sur celle-ci.

Que la philosophie soit la science de la science, cela peut se comprendre de deux manières. Au premier sens, en étudiant les techniques rationnelles qui sont à l'œuvre dans les sciences, la philosophie reproduit leur idéal d'objectivité, même si ce n'est pas sur des objets matériels que se porte son attention. Satisfaisant à l'exigence de méthode qui est propre au savoir qu'elle considère comme authentique, elle tente de reprendre la démarche scientifique à un second niveau. Elle recourt pour cela à la logique ou science des lois formelles de la pensée, et si elle touche à l'ontologie, c'est pour montrer de quelle réalité le savant admet l'existence dans son travail. La philosophie ainsi entendue cultive une rationalité décañtée qui se sépare autant que faire se peut des engagements d'ordre moral, politique, artistique, religieux, auxquels l'homme se livre à d'autres moments de son existence et qu'elle considère comme subjectifs, donc comme étrangers à la connaissance rationnelle. Dans cette perspective, elle a la tentation

de porter un jugement sévère sur les ambitions plus générales des philosophies antérieures: elle répétera que les problèmes métaphysiques étaient généralement mal posés ou insolubles et que seule la science nous instruit sur la réalité, qu'il s'agisse du monde ou de l'homme. C'est ce que fait aujourd'hui la philosophie dite analytique.

Mais le savoir sur le savoir s'entend aussi de façon plus large. Sa mission sera cette fois de situer la science dans le cadre de la pensée et de l'action humaines en général. Nous avons commencé par supposer que la philosophie était la somme des savoirs scientifiques. Cette hypothèse intenable nous a conduits à concevoir la philosophie comme l'examen généralisant des résultats de la science. Puis, nous avons ajouté une dimension nouvelle à la philosophie en lui confiant l'étude de la science en tant que science, c'est-à-dire de ses formes, de ses méthodes, de ses conditions de vérité. Maintenant, de façon plus générale encore, la philosophie va s'interroger sur la science dans son rapport à la pensée et à l'homme en général; elle se demandera quelle place les conceptions et les opérations scientifiques — telles que précédemment la philosophie les a décrites et passées au crible — occupent en fait et en droit parmi les activités intellectuelles de l'homme. Cette péripétie reproduit le mouvement régressif que nous avons remarqué précédemment et qui nous a conduits jusqu'ici.

Que la connaissance scientifique ne soit qu'un moment de la pensée humaine, cela est évident, puisque la pensée s'interroge sur elle et que la légitimité de cette interrogation manifeste avec éclat l'autonomie de la philosophie. Après s'être définie par son ambition d'analyse de la science, la philosophie est maintenant la discipline dont l'objet est de situer la science parmi les activités de l'homme.

La philosophie prend donc en considération l'activité de la conscience dans les divers domaines où elle s'exerce, c'est-à-dire aussi bien dans les ordres de la morale, de la politique, des arts et de la religion, que dans celui de la connaissance scientifique. Elle se dispose maintenant à une interrogation plus générale qu'auparavant, puisqu'elle ne se demande plus *de quelle manière* se fait la science, mais encore *en vertu de quelle fin*. La philosophie

manifeste donc une fois encore son caractère majeur qui est sa faculté d'élargir la réflexion par une reprise toujours plus haute de l'interrogation. Les sciences vont en avant vers les choses. La philosophie vient derrière les sciences et, regardant par-dessus l'épaule du savant, elle demande: «Comment fais-tu ce que tu fais?» Et bientôt: «Pourquoi le fais-tu?» On oppose d'ordinaire l'attitude scientifique à la disposition naïve de l'esprit et on a raison. Mais l'attitude scientifique devient elle-même une attitude naïve quand la chouette de Minerve s'éveille.

La fin de l'activité scientifique est le savoir, mais il s'agit d'une forme particulière de savoir, puisque la philosophie en introduit une autre, le savoir sur le savoir. Elle ajoute maintenant à son enquête une dimension nouvelle, relative au bien et non plus seulement au vrai. On ne peut dissocier la recherche du vrai de celle du bien, puisque la quête du vrai se pose comme un bien. Dans le cas de la science, ce bien est éclatant: il s'agit du savoir méthodique obéissant à la nécessité formelle et à la contrainte de l'expérience, savoir qui s'est constitué au cours des siècles par l'action heureuse des grands esprits qui ont instauré la compréhension et la maîtrise des phénomènes.

En cernant la nature de ce bien prestigieux, la philosophie, au niveau que nous lui reconnaissons maintenant, observe que les sciences privilégient l'intention de description de la nature. Certes, le terme de description n'est pas satisfaisant, puisque le savant ne se contente pas d'enregistrer ce qu'il observe: il expérimente, il procède à l'analyse mathématique des phénomènes, il produit des théories et expérimente encore. En un mot, il vise et fournit toujours mieux l'explication des choses. Mais le mot de description n'en convient pas moins à l'entreprise scientifique qui cherche à connaître *ce que* sont les choses et *comment* elles fonctionnent. En situant cet idéal de connaissance par rapport aux autres activités de l'esprit, la philosophie établit que l'intelligence peut s'attacher à d'autres objets que ceux de la science, et la volonté, se diriger vers la réalisation d'autres biens — car la volonté s'exerce non seulement dans l'action extérieure, mais encore dans les activités de connaissance.

Le savant vise ce bien qu'est la connaissance propre à la science, et le philosophe recherche finalement le bien d'un savoir

différent et plus général. La philosophie n'est pas seulement la mise en lumière des résultats généraux des sciences; elle ne se définit pas seulement par l'étude du fonctionnement et de la valeur de la connaissance scientifique considérée pour elle-même en général: elle réside encore dans la considération de la nature et des fins des dispositions humaines de connaissance et d'action. Son domaine embrasse toute l'activité humaine, individuelle ou collective, en vue non seulement de l'étudier, mais encore de la juger, sinon de la diriger, en quoi elle dépasse de façon décisive l'intention scientifique.

Prenons garde ici au danger d'une confusion périlleuse. Certains soutiennent en effet que l'étude de la morale ou de la politique, de l'activité en général de l'esprit humain, ne nous font pas sortir du domaine des sciences, puisque, aux sciences de la nature, sont venues s'ajouter les sciences humaines, telles la psychologie, la sociologie, l'ethnologie. Pourquoi les sciences ne s'étendraient-elles pas au comportement de l'individu et de la société?

Pourquoi non en effet? Mais les sciences humaines sont moins différentes des sciences naturelles qu'on ne le croit souvent: elles sont descriptives et explicatives comme elles. Elles nous apprennent ce qui se passe et non ce qui doit se passer. Elles fournissent des faits, peut-être même des lois, mais l'interprétation de ces faits et de ces lois, les critères dont on use pour les juger et pour recommander l'action future, ne relèvent pas de ces sciences.

On dira peut-être que l'observation et l'expérience font le tri nécessaire et indiquent ce qui est utile. Mais qu'est-ce que l'utile? Ce qui favorise la survie? Ce qui assure le bonheur? Et qu'est-ce que le bonheur et comment l'atteindre? Pour juger de la question du bien de l'homme, on ne peut s'en remettre à l'évolution de notre espèce et laisser faire la nature, car l'homme agit sur la nature. Comment l'ignorerait-il, depuis qu'il possède le pouvoir de détruire la terre qui le porte et le nourrit? La pensée qui s'interroge ainsi sur ses propres activités, cette pensée en quête de fondement dans l'ordre du bien comme en celui du vrai, c'est toujours la philosophie.

Quand elle cherche à la comprendre et à la situer, la philosophie ne tourne pas le dos à la science. Elle accomplit une mission de science, mais d'une façon qui dépasse le sens moderne de ce mot, parce qu'elle ne se consacre pas moins à l'étude de ce qu'il faut faire qu'à celle de ce qui se fait. De là son nom d'«amour de la sagesse», c'est-à-dire du discernement dans la pensée et dans l'action. Quand elle assume l'intelligence et la volonté et qu'elle est soucieuse de théorie et de pratique, la philosophie est au service d'un savoir qui est aussi une sagesse.

Pour constituer son mode autonome de savoir, la science s'est dégagée de la philosophie. Mais il est faux de soutenir que la science se suffise à elle-même, puisqu'en adoptant une attitude intellectuelle qui ne va pas de soi et qu'il a fallu conquérir, elle suppose une argumentation fondatrice, en quoi elle relève de la philosophie. Cette argumentation vise à privilégier la démonstration formelle et expérimentale, afin que la pensée s'installe sur le terrain d'un savoir qui soit établi de façon nécessaire et s'impose à tous les esprits, en un mot, sur le terrain du rationnel.

Mais il est faux aussi de prétendre que la science soit à elle seule le domaine du rationnel. Toute philosophie, même entendue comme métaphysique et morale, est argumentée et se prête d'avance à la discussion. Toute philosophie n'est acceptée qu'en vertu de ses avantages raisonnés et sous la condition que ses conséquences n'enveloppent rien de contradictoire ni de contraire aux faits. Reconnaissons que la philosophie sous sa forme la plus générale ne dispose pas de techniques de vérification et d'infirmité aussi rigoureuses que les sciences, mais il ne s'ensuit pas qu'elle soit le domaine de l'arbitraire. Il ne s'ensuit pas non plus qu'au nom d'une certitude plus parfaite, il faille se détourner d'elle. Car, ce faisant, on se détournerait des questionnements relatifs à ce qui nous importe le plus, l'homme, ses activités, sa conduite et son bonheur. Certes, la philosophie ainsi entendue n'est pas une science, au sens strict que nous donnons aujourd'hui à ce mot, mais elle le sait et elle sait pourquoi: ne se limitant pas à l'ordre de l'objectivable, elle embrasse l'expérience humaine tout entière. Avec une expérience identique à celle de tous les autres philosophes, un philosophe s'accorderait sans doute avec eux. Si

cette identité est impossible, il est permis de penser cependant que la ressemblance entre les hommes est assez grande pour que les réflexions de chacun échappent dans une large mesure au cloisonnement individuel et constituent pour tous une source féconde de méditation et d'enseignement.

Notons aussi que la réflexion morale et métaphysique fut souvent dans le passé l'œuvre de savants. Pour concevoir et formuler leur philosophie, ces penseurs se servaient naturellement des notions scientifiques qu'ils recevaient ou inventaient comme savants. C'est ainsi que s'éclaire la structure des philosophies d'Aristote, de Descartes ou de Leibniz, quand on connaît les problèmes scientifiques dans la solution desquels ces auteurs étaient engagés. L'histoire de la philosophie a donc beaucoup à apprendre de l'histoire des sciences.

* * *

Mais quels que soient les liens de la philosophie avec les sciences, la philosophie se définit dans sa différence par rapport aux sciences. Elle se distingue des sciences par les deux caractères qu'elle impose à la pensée questionnante: le redoublement et la radicalité.

Le redoublement. La philosophie se confond avec l'interrogation réfléchissante par laquelle la pensée cherche à comprendre le comprendre. La question «qu'est-ce que savoir?» est logiquement antérieure à celles que posent les sciences. De même, dans l'ordre de l'action, quand les hommes s'engagent pratiquement, la philosophie fait retour sur le pourquoi de l'action pour demander le pourquoi du pourquoi. Elle revient sur le vouloir comme sur la connaissance, car elle commence quand la naïveté cesse et que naissent les questions sur les questions. C'est la dimension critique de la philosophie.

La radicalité. La philosophie ne laisse pas les réponses à mi-chemin. Il faut qu'elle aille jusqu'au bout, jusqu'au point indépassable. Le recul ou le redoublement peut se multiplier, mais il ne va pas à l'infini, il doit s'arrêter à la racine des choses. La philosophie dans sa plus grande ampleur va jusqu'au mystère universel. C'est un trait qui frappe l'observateur: tous les objets connus et familiers qu'elle touche et qui, avant elle, semblaient

aller de soi, se transforment en énigmes quand elle s'en empare. Car le mystère est partout, dans le simple fait d'exister et d'être conscient, dans la naissance et la mort, dans la connaissance, dans l'amour, dans la souffrance, dans notre relation aux autres êtres et à notre propre corps; il apparaît dans les immensités du temps, de l'espace et des énergies matérielles. D'ordinaire, nous côtoyons le mystère sans l'apercevoir, quoiqu'il suffise d'un instant de lucidité, souvent de bonheur ou de malheur, pour le reconnaître, car l'expérience intense ne se termine jamais à elle-même: elle nous pousse à nous demander ce qu'elle nous révèle. Nous sommes fiers de notre savoir scientifique et de nos réalisations techniques et nous avons raison, mais se limiter à ce savoir, c'est demeurer à la surface des choses et passer à côté du mystère qui continue à résider partout.

En s'élevant jusqu'à lui, le philosophe n'a pas pour objet de le supprimer, mais de le reconnaître et de signifier cette expérience par des concepts. L'artiste aussi exprime le mystère des choses: il serait ridicule de dire que ce faisant il le supprime. Il lui donne une figure sensible, comme le philosophe le cerne dans une figure intelligible. Et de même que la figure sensible du mystère des choses, que propose l'artiste, informe la réalité tout entière à laquelle elle donne son caractère, de même la figure intelligible inventée par le philosophe a une portée universelle et traverse la réalité de part en part.

Cette perception du mystère n'est pas une connaissance d'objet; pas plus que l'artiste, le philosophe ne produit une chose: il rompt au contraire avec l'habitude sourde et aveugle que nous avons de connaître des choses et fait surgir un monde de signes, porteurs d'un sens absolu. Le rôle des génies philosophiques est de découvrir ou d'inventer les formes intelligibles dans lesquelles s'exprime le mystère universellement présent et par là d'apporter au chaos de l'expérience humaine l'ordre, la structure, la signification qui semblent lui manquer. Ils nous proposent l'idée unique qui est capable d'ordonner l'expérience tout entière. Telle est dans la philosophie la dimension de création.

Mais notons-le, la philosophie n'est pas seulement le fait du génie, elle est chose très commune, car aucun d'entre nous ne peut manquer d'être philosophe. Chaque fois que, dans la vie de tous

les jours, nous tranchons sur le bien et sur le mal, sur la portée de la connaissance humaine, sur le but de l'existence, sur les sentiments ou sur la nature de la matière et de l'esprit, nous philosophons. Nous philosophons mal peut-être, parce que nous ne réfléchissons pas assez sur ce que nous disons ou que nous nous contentons de répéter ce que nous entendons autour de nous, mais nous philosophons. Cela est si vrai qu'il faut dire que le sceptique qui renonce à philosopher, par là-même philosophe encore. Puis donc que notre nature nous contraint de philosopher, tâchons de bien faire ce que nous ne pouvons manquer de faire.

* * *

La philosophie, qui nous apparaît comme la discipline fondamentale de la pensée humaine, a par nature des affinités avec les autres activités de l'esprit. Premièrement, elle veut comprendre le monde, elle pose et résout des problèmes, comme la science. Deuxièmement, la philosophie invente comme le font l'art et la science et produit des œuvres qui s'offrent à l'étude et à l'admiration de tous. Troisièmement, par sa radicalité, la philosophie s'apparente à la religion. Elle s'élève à un absolu, c'est-à-dire à un principe indépendant. Même quand elle juge cette ambition trop haute, elle enseigne *ipso facto* une doctrine qu'elle estime indépassable.

En effet, même sous sa forme métaphysique, la philosophie s'apparente à la science, parce qu'elle n'est pas une juxtaposition d'opinions: elle procède par raisonnements et par démonstrations. C'est pourquoi l'histoire de la philosophie se distingue de l'histoire des idées: celle-ci traite de la circulation des opinions, tandis que l'histoire de la philosophie considère la justification rationnelle, grâce à laquelle les opinions deviennent des connaissances. La philosophie, nous l'avons dit, s'inspire souvent des sciences de son époque, et plusieurs de ses plus grands représentants sont des savants créateurs, mais elle n'en diffère pas moins de la science par la volonté de redoublement et de radicalité que nous avons signalée. Elle accepte les suggestions intellectuelles des sciences de son temps et utilise leur langage, mais en se donnant le pouvoir de dépasser leur intention. Elle fait donc autre chose que les sciences. C'est la raison pour laquelle une métaphysique ne perd pas son

intérêt philosophique quand le langage scientifique qu'elle utilise n'a plus cours.

Apparentée à l'art, la philosophie a un aspect subjectif et un aspect objectif. Sous le premier rapport, elle est le fruit d'une intuition à la fois découvreuse et inventive. Ceux qui rejettent la philosophie en prétextant la rationalité oppressive qu'ils observent en elle, n'aperçoivent pas la vie spirituelle qui l'anime. Sous le second rapport, il faut dire que, sans l'analyse et la construction rationnelles, l'intuition ne s'accomplirait pas, de sorte qu'objectivement, la philosophie est l'œuvre rationnelle dans laquelle l'intuition philosophique se manifeste.

Enfin, dans sa parenté avec la religion, c'est-à-dire considérée dans sa radicalité, la philosophie première — ou dernière, si l'on préfère — organise le monde sous un principe de totalité qui est l'absolu dont nous parlions. Certains penseurs, sous l'influence de Kant, limitent le savoir à l'ordre du scientifiquement connaissable, c'est-à-dire au phénomène, et n'admettent d'accès à l'absolu que par le biais de la morale. Mais cette limitation elle-même du savoir est un savoir absolu. D'autres, renouvelant le scepticisme, coupent les ailes de la philosophie et considèrent que l'ambition d'absolu, sous quelque forme que ce soit, est l'effet d'une pure et simple imprégnation culturelle. Leur doctrine n'a plus d'affinité avec la religion, sinon sous cette forme affaiblie de la pensée indépassable.

Dès que la philosophie première admet un être ou une loi absolus dans son explication de l'homme et du monde, quelque chose au-delà de quoi on ne peut remonter, elle s'apparente à la religion, même si elle a d'autre part, dans sa dimension scientifique, des caractères qui l'éloignent d'elle. Les relations de la philosophie avec la religion ont été souvent étroites. Dans l'antiquité gréco-latine, où la religion ne connaît pas de dogmes — quoique ses mythes et ses rites comprennent une doctrine tacite sur le divin —, la philosophie, au moins sous la plupart de ses formes, travaille à mettre au jour cette doctrine implicite et s'inspire des cultes à mystères qui doublent le culte public. Quant au christianisme, religion savante, basée sur des textes et se codifiant en dogmes, il éprouve le besoin de s'expliquer en éliminant les indéterminations qui peuvent subsister dans sa représentation du divin, de l'homme et du monde. De là ses

rapports avec la philosophie, qui ont pris des figures très diverses au cours des temps, selon la confiance ou la méfiance que tous deux éprouvaient l'un à l'égard de l'autre.

* * *

Le philosophe n'est pas inféodé à un moyen d'expression particulier. Il a prodigué son enseignement oralement, comme Pythagore et Socrate, ou par écrit, ou encore des deux façons. Quand il écrit, il recourt au poème comme Parménide, au dialogue comme Platon ou Malebranche, au traité comme Aristote ou Kant, à l'épître comme Épicure, à la reproduction d'une discussion en forme comme au moyen âge, etc. Il use du raisonnement, mais aussi d'images, voire de mythes, car il s'aventure dans tous les domaines de l'expérience et, s'il vise à prouver, il s'attache aussi à convaincre.

En bref, la philosophie procède de la volonté de comprendre, mais finalement, comme nous l'avons dit, d'un comprendre qui dépasse les domaines du formel et de l'objectif, puisqu'il concerne non seulement l'ordre de l'intelligence, mais encore celui du vouloir, le bien penser et le bien vivre. Quand les savants, pour cette raison, refusent de lui donner le nom de connaissance, ils rejettent le choix des fins du côté de l'arbitraire et de la subjectivité et repoussent toute tentative pour faire régner l'intelligence dans ce domaine aussi. Quand, de leur côté, les esprits religieux disent que la philosophie relève de la raison et de l'expérience humaines, pour la distinguer de la théologie qui, dans son contenu propre, relève de la foi divine, ils oublient que la foi s'adresse à l'homme, donc à la faculté humaine de comprendre et qu'elle a besoin pour cela des moyens de la philosophie. Et les deux groupes d'esprits perdent de vue que la raison est, certes, un outil que l'homme s'est forgé, mais qu'elle est aussi bien un instrument qu'*il lui a été donné* de se forger et qui, par conséquent, parle non seulement le langage de l'homme, mais encore celui du Principe, quel qu'il soit, dont l'homme dépend.

*

Sans doute, plusieurs refuseront, au moins en partie, la conception de la philosophie que nous venons d'exposer. Il est naturel qu'il en soit ainsi, puisque la volonté de penser par soi-

même est la première chose requise du philosophe. Et il n'y a pas lieu de s'en effaroucher, puisque nous ne sommes pas assez différents les uns des autres pour désespérer de nous voir atteindre jamais au moins des bribes de pensée commune.

II. L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

Si la philosophie a la complexité et les ambitions que nous venons de relever, il est évident que la notion de son histoire n'est pas simple non plus. A la question de savoir ce qu'il faut attendre de l'histoire de la philosophie et comment il convient de la pratiquer, on peut répondre de plusieurs façons.

1) Les uns diront que l'histoire de la philosophie relève de la *curiosité* et de l'*érudition*, puisque, par définition, la pensée de nos prédécesseurs n'est pas la nôtre.

Mais étudier le passé de la philosophie de cette façon, c'est céder au mouvement qui porte l'esprit à accumuler un savoir extérieur, sans signification présente en dehors de l'enquête et de la collection elles-mêmes. C'est là une disposition légitime, quoiqu'un peu frivole. On aspire à des renseignements plutôt qu'à des enseignements et on ne vise qu'à meubler sa mémoire.

Nous ne nous attarderons pas à cette façon de concevoir l'histoire de la philosophie. Non pas que la curiosité et l'érudition soient méprisables, mais on peut attendre davantage de l'étude de cette discipline. Elle ne saurait consister à butiner sur les fleurs de la pensée. Une méthode est souhaitable en vue d'acquérir des connaissances sûres et ordonnées. Ce qui nous conduit à une deuxième manière de considérer l'histoire en question.

2) Dans le premier cas, cette recherche était une *aimable distraction*, un plaisir de lettré sans doute, mais consistant à mener l'enquête au hasard des rencontres en se laissant guider par l'attrance éprouvée devant tel ou tel sujet. Maintenant, le sérieux domine, et l'histoire de la philosophie devient une *science*.

Il y a une science des événements de pensée, comme il y a une science des événements politiques ou militaires. Cette science ne